

C'EST À DIRE

L'humanité manque de Cheval

L'humanité manque de Cheval. De ch'val, dirait Bobby. Non, il ne s'agit pas de Lapointe (bien qu'il manque aussi). Je veux parler du facteur d'Hauterives, dans la Drôme, l'auteur du Palais idéal dont je reviens tout juste au galop.

Par Jean-Bernard Vuillème

Naturellement, le monde aurait une drôle d'allure si tous les gens se mettaient comme le piéton Cheval à construire Dieu sait quel monument dans leur jardin pendant 34 ans d'un labeur opiniâtre, ou, comme il s'en vante, justifiant son œuvre par l'effort, 9000 journées de travail ou 65.000 heures. Ecrire que l'humanité manque de Cheval signifie simplement que le monde serait probablement plus beau si davantage de gens agissaient leurs rêves au lieu de s'anéantir l'esprit devant des images que d'autres rêvent pour eux selon la pitoyable mesure du plus petit commun dénominateur du rêve, si étranger à l'effort et à l'engagement.

Le palais du facteur Cheval est plus beau que le palais de Buckingham. Son histoire est mille fois plus poignante d'humanité que les magouilles sentimentalo-mondaines dans l'univers faste et aseptisé de Dallas. Le prince Charles peut aller se rhabiller et Lady Di remballer son dernier tailleur.

Je ne veux pas dire que le facteur Cheval doive être considéré comme un modèle pour l'humanité, ni qu'il convienne d'adopter toutes affaires cessantes sa manière d'être au monde pour bâtir un rêve de pierre. Tout imitateur lancé dans une aventure de sous-Cheval deviendrait au mieux petit poney de cirque et se condamnerait à une sorte d'insignifiance monomaniaque. Il n'importe que de naître à soi.

Car Cheval n'est pas né Cheval. Il ne s'est pas mis tout de suite à cueillir les pierres du chemin pour dresser le monstrueux entassement d'un rêve immense. Mais non. Au fond, il était comme tout le monde. Chaque jour, il faisait son devoir sans rien demander à per-

sonne. Il marchait, c'était son métier, piéton, et distribuait le courrier dans la campagne, 32 kilomètres de tournée quotidienne. Peut-être ce marcheur était-il un peu plus rêveur que la moyenne, avec son privilège de travailler le nez au ciel et les pieds sur terre. Un jour, c'était en 1879, le facteur bute sur une pierre et s'arrête pour de bon. *«Je voulais voir ma pierre d'achoppement. Elle présente une sculpture si bizarre qu'il est impossible à l'homme de l'imiter. Alors je me dis: puisque la nature fournit les sculptures, je me ferai architecte».*

Il avait 43 ans. Jusqu'ici dénué de toute préoccupation artistique, il entre depuis ce jour de plain-pied, en illuminé, dans une création spontanée, primitive, agie à la source même du rêve. Il y consacre tous ses loisirs, puis tout son temps dès sa mise à la retraite en 1895.

En chaque être existe la possibilité de voir un jour sa pierre d'achoppement, sur le chemin, et ce jour appelle aussitôt plus de sûreté dans la démarche, de netteté dans l'action et de tranchant dans la pensée. Encore faut-il comme Cheval trouver le courage de répondre sans peur et sans paresse, s'enfoncer dans les ténèbres au fond desquelles brûle une minuscule lueur, loin, si loin, mais qui prêle sens à chaque geste incompris.

Ces hommes-là manquent qui contre toute attente, un jour, puis tous les jours obstinément. Comme Cheval, quoi qu'il en coûte. Des gens sérieux, si sérieux qu'ils passent pour des fous. Des gens qui prient debout, dans le doute de l'œuvre et la certitude de l'esprit. Ramon Gomez de la Serna l'a bien dit: *«Le cheval, voilà un homme sérieux».*

J.-B. V.